

« LEGE MEMORITER » : LECTURE, ÉCRITURE ET MÉMOIRE CHEZ PÉTRARQUE

Aux XVI^e et XVII^e siècles, le nom de Pétrarque est souvent cité dans les traités sur la mémoire. Il figure aux côtés des auteurs d'*artes memoriae* et est classé parmi les professeurs de mémoire célèbres¹. Pétrarque n'est pourtant l'auteur d'aucun traité appartenant au genre des arts de mémoire, abondants aux XIII^e et XIV^e siècles. Selon Frances Yates, c'est son ouvrage *Rerum memorandarum libri* qui lui a valu cette réputation².

Les *Rerum memorandarum libri*, dont la rédaction s'étend de 1343 à 1345, demeurent une œuvre inachevée. Mais les passages dont nous disposons permettent de distinguer un plan qui suit la liste des quatre vertus cardinales et de leurs parties proposée par Cicéron dans le second livre du *De inventione*³. Le livre I possède une fonction introductive et est consacré aux « préludes de la vertu » (*virtutum preludia*)⁴ que sont le loisir, la solitude, l'étude et le savoir (*De otio et solitudine*, *De studio et doctrina*). Les livres II à IV développent la vertu qu'est la *prudentia*, décomposée en *memoria*, *intelligentia* et *providentia* selon la tripartition cicéronienne du *De inventione*. Nous possédons en outre un fragment sur la modestie (*De modestia*) qui devait prendre place dans le livre sur la tempérance, quatrième des vertus cardinales dans la liste de Cicéron. L'ouvrage se présente comme un recueil d'exemples⁵, c'est-à-dire de modèles humains de vertus proposés à l'imitation. Pétrarque prône en effet une morale fondée sur l'imitation, l'*exemplum* étant doté selon lui d'une valeur protreptique : « bien souvent l'imitation nous conduit très rapidement là où l'esprit ne nous aurait jamais conduit, ou du moins plus lentement », écrit Pétrarque⁶. Tous les *exempla* de l'ouvrage sont donc proposés à la mémoire du lecteur et constituent des « choses mémorables » (*res memorandae*) qui sont une forme d'incitation à la vertu. De plus, un ensemble de chapitres est consacré à la *memoria* comme partie de la *prudentia*, et une série d'exemples d'hommes à la mémoire prodigieuse est déroulée devant les yeux du lecteur, exemples donnés comme modèles.

Mais la question de la mémoire chez Pétrarque me semble dépasser le cadre de ce seul ouvrage, centré sur la mémoire artificielle, c'est-à-dire la mémoire comme faculté. Nous pouvons marquer la différence entre la mémoire personnelle qui permet une appropriation (essentiellement liée au souvenir, souvenir du lecteur ou de l'écrivain) et la mémoire artificielle, faculté de mémorisation augmentée par la technique. En outre, il faut souligner la position ambiguë de Pétrarque à l'égard de la mémoire artificielle : il oscille entre admiration et critique si bien qu'il se situe entre le Moyen Âge des traités techniques et la position d'un Érasme. Ainsi, dans sa correspondance qui lui permet de forger son image d'humaniste, il critique la mémoire artificielle qui doit être réservée aux enfants⁷, tandis que dans les chapitres des *Rerum memorandarum libri* consacrés à la mémoire, il n'hésite pas à célébrer les pouvoirs de la mémoire, fût-elle artificielle⁸.

¹ F.A. Yates, *L'Art de la mémoire*, Paris, 1975 [édition originale en anglais : 1966], p. 115.

² *Ibid.*, p. 116.

³ Cicéron, *Inv.*, II, 159-160 (Cicéron, *De l'invention*, éd. G. Achard, Paris, 1994, p. 225) : *Habet igitur <uirtus> partes quattuor : prudentiam, iustitiam, fortitudinem, temperantiam. Prudentia est rerum bonarum et malarum neutrarumque scientia. Partes eius : memoria, intelligentia, providentia. Memoria est per quam animus repetit illa, quae fuerunt ; intelligentia, per quam ea perspicit quae sunt ; providentia, per quam futurum aliquid uidetur ante quam factum est.*

⁴ Pétrarque, *Rer. mem.*, I, 37, 18 (F. Petrarca, *Rerum memorandarum libri*, éd. G. Billanovich, Firenze, 1943, p. 42).

⁵ La structure de chaque chapitre est empruntée aux *Facta et dicta memorabilia* de Valère Maxime. Les exemples sont en effet classés en trois catégories : les exemples romains (*romana*), les exemples étrangers (*externa*), auxquels l'humaniste ajoute les exemples modernes (*moderna*), qui vont de l'écrivain Dante au pape Clément VI.

⁶ Pétrarque, *Rer. mem.*, III, 42, 3 (*ibid.*, p. 133) : *Expediissime plerunque nos imitatio perducit quo vel nunquam vel serius ingenium perduxisset.*

⁷ Pétrarque, *Fam.*, IV 15, 17 (F. Petrarca, *Le Familiari (Rerum familiarium libri)*, éd. V. Rossi et U. Bosco, Firenze, 1933-1942, vol. 1, p. 192) : *Memoriam ostentare puerilis est gloria.*

⁸ Pétrarque, *Rer. mem.*, II, 7, 1 (F. Petrarca, *Rerum memorandarum*, éd. cit., p. 45) (le passage évoque le personnage de Latro Porcius) : [...] *memoriam illi et natura validam et artificio munitam tribuit, et capacem simul et tenacem* ; II, 8 (*ibid.*, p. 46) : *inter raras nature dotes numeranda vis memorie.*

Je voudrais centrer mon étude sur la mémoire personnelle et l'étudier en lien avec deux activités essentielles et indissociables aux yeux de l'humaniste : la lecture et l'écriture. Pour cette étude, je prendrai comme corpus principal les lettres en prose (*Familiares* et *Seniles*), auquel j'ajoute deux traités (*Rerum memorandarum libri* et *Secretum*). Au fil de ses lettres, Pétrarque évoque souvent les moments où il pratique ces deux activités, entouré de ses livres dans son cabinet de travail ou adonné à la méditation dans la nature des bords de la Sorgue. Dans la *Familiaris* XV 3, il décrit à son ami Zanobi da Strada les longues journées qu'il consacre à l'*otium* lettré dans la campagne de Fontaine-de-Vaucluse, en Provence :

Hec vita mea est : media nocte consurgo, primo mane domo egredior, sed non aliter in campis quam domi studeo cogito lego scribo.

Voici ma vie ici : je me lève au milieu de la nuit, je quitte la maison au petit matin ; mais dans la campagne tout comme je le fais à la maison, j'étudie, je réfléchis, je lis et j'écris⁹.

Méditation (*cogito*), lecture (*lego*) et écriture (*scribo*) apparaissent comme des pratiques essentielles à l'*otium*. De même, dans la *Familiaris* XIII 4, il met en parallèle les trois activités que sont la lecture, l'écriture et la méditation (*lectio, scriptura, cogitatio*) :

Exerceo in lectione oculos, digitos in scriptura, mentem in cogitatione detineo.

J'exerce en lisant mes yeux, mes doigts en écrivant, et je tiens en méditant mon esprit occupé¹⁰.

L'étude (*studium*) propre à l'*otium* implique les activités complémentaires que sont la méditation (*cogitatio*), la lecture (*lectio*) et l'écriture (*scriptura*). J'examinerai donc le rôle que joue la mémoire dans les processus de la lecture et de l'écriture tels que les décrit et les met en pratique l'humaniste florentin.

LIRE POUR NE PAS OUBLIER

Les livres comme substitut de la mémoire

Dans le *Phèdre*, Socrate rapporte le mythe de Teuth, ancien dieu égyptien, inventeur de l'écriture. Pensant avoir trouvé un remède à l'oubli et à l'ignorance, il présenta avec fierté son invention au roi Thamos qui lui montra comment elle allait au contraire amener les hommes à négliger la mémoire¹¹. Pétrarque a assurément en tête ce passage de Platon qu'il connaît par les traductions latines médiévales, quand il évoque le lien qui unit la mémoire et les livres.

Dans la *Familiaris* XX 12, lettre adressée à son ami Louis de Beringen qu'il surnomme affectueusement Lelius, il évoque le souvenir d'un ami commun mort récemment, et en particulier sa science remarquable qui ne s'appuie pas sur les livres, mais sur sa prodigieuse mémoire :

Sepe eum velut admirans percontabar, ubinam libri sui essent, aut unde tanta illa rerum scientia tam multarum. Ipse autem frontem digito contingens : « Hic hic » dicebat, « et scientiam et libros habeo ; libri enim humane fragilitatis emendicata suffragia, nonnisi propter defectum memorie sunt inventi ». Ridebamus omnes.

Mais je lui demandais avec une sorte d'admiration où donc se trouvaient ses livres et d'où il tirait une science si grande sur des sujets si vastes. Alors, montrant son propre front du doigt, il disait : « Là, c'est là que se trouvent ma science et mes livres ; en effet, les livres ont été

⁹ Pétrarque, *Fam.*, XV 3, 10 (F. Petrarca, *Le Familiari*, éd. cit., vol. 3, p. 138).

¹⁰ Pétrarque, *Fam.*, XIII 4, 26 (*ibid.*, p. 65).

¹¹ Platon, *Phèdre*, 274c-275b.

mendiés pour secourir la fragilité humaine, ils n'ont été inventés qu'à cause de la défaillance de notre mémoire ». Tous nous riions¹².

Le livre est un objet dont la fonction est de remédier à la défaillance de la mémoire. Il acquiert une fonction de mémoire artificielle. Au yeux de Pétrarque, un homme doué d'une mémoire parfaite pourrait se passer de livres comme le révèlent deux autres anecdotes qu'il inclut dans les chapitres des *Rerum memorandarum libri* consacrés à la *memoria*. Le premier exemple, emprunté aux *Controverses* de Sénèque le Père, est celui de Latro Porcius, rhéteur d'origine espagnole et maître d'Ovide¹³. Selon Pétrarque, la force de sa mémoire lui permettait de se passer de livres (*librorum auxilio non egebat*) au point qu'« il se vantait d'écrire dans son esprit » (*scribere se in animo gloriabatur*). Pétrarque emprunte à sa source cette image (*aiebat se in animo scribere*, écrit Sénèque le Père) : la mémorisation définie comme acte d'écrire rappelle les tablettes de cire et les lettres que sont respectivement, dans le livre II du *De oratore* de Cicéron, les lieux et les images, techniques destinées à faciliter l'effort de mémoire de l'orateur¹⁴. La force de la mémoire fait de l'homme un livre vivant. De la même manière, le Grec Charmadas, appelé Tarmadas par Pétrarque¹⁵, pouvait réciter de mémoire le contenu de plusieurs livres, « à la manière de quelqu'un qui lit » (*in morem legentis*), si bien que les livres lui étaient parfaitement superflus (*supervacuus codices fuisse*). Cet exemple est emprunté à Pline l'Ancien que Pétrarque imite jusque dans les mots et la structure syntaxique (les passages de Cicéron que j'ai ajoutés n'ont en commun avec le texte de Pétrarque que le prénom du personnage). La mémoire exceptionnelle de Charmadas lui tient donc lieu de livres.

Ainsi, les livres possèdent pour Pétrarque une fonction de mémoire, ils forment une sorte de mémoire collective dans laquelle un homme de n'importe quelle époque peut se plonger. La lecture, instaurant un dialogue entre l'auteur et son lecteur, permet en effet ce saut à travers les siècles. Mais ce processus de la lecture implique une appropriation, par le lecteur, du contenu transmis par le livre, un passage de la mémoire collective du livre à la mémoire personnelle du lecteur.

Les signes de la mémoire

Dans le dialogue du *Secretum*, rédigé à la fin des années 1340, Pétrarque fait dialoguer deux personnages, Franciscus et Augustinus, clairement identifiables comme l'humaniste lui-même et

¹² Pétrarque, *Fam.*, XX 12, 7 (F. Petrarca, *Le Familiari*, éd. cit., vol. 4, p. 36).

¹³ Pétrarque, *Rer. mem.*, II, 7, 2 (F. Petrarca, *Rerum memorandarum*, éd. cit., p. 45) : *Itaque nec que dicturus scripserat lectitabat : satis erat scripsisse ; cum id ipsum celerrime faceret, in transcurso didicerat ; nec que semel huserant avelli poterant : memoriter quaecunque dixerat servabat. Qua memorie felicitate fretus, librorum auxilio non egebat : scribere se in animo gloriabatur ; et que illic scripserat sic in expedito habebat, ut nec in verbi quidem ullius unquam in recordatione laberetur : quasi librum sub oculis habens loquebatur.* [C'est pourquoi il ne lisait même pas ce qu'il avait écrit avec l'intention de le dire : il lui suffisait de l'avoir écrit ; bien que le fait même d'écrire lui prit très peu de temps, il avait tout appris au fil de la plume ; même ce qu'il n'avait inscrit qu'une fois ne pouvait être oublié : il retenait de mémoire tout ce qu'il avait dit. Fort d'une mémoire aussi féconde, il n'avait pas besoin du secours des livres : il se vantait d'écrire dans son esprit ; et ce qu'il avait écrit demeurait à sa disposition si bien que sa mémoire ne commettait jamais d'erreur, fût-ce sur un seul mot : il parlait comme s'il avait un livre sous les yeux]. Voir Sénèque le Père, *Contr.*, I *præf.* 18.

¹⁴ Cicéron, *De or.*, II, 353-354 (Cicéron, *De l'orateur*, éd. E. Courbaud et H. Bornecque, Paris, 1922-1930, vol. 2, p. 154) : *Hac tum re admonitus inuenisse fertur ordinem esse maxime, qui memorie lumen adferret. Itaque iis, qui hanc partem ingeni exercerent, locos esse capiendos et ea, quæ memoria tenere uellent effigenda animo atque in iis locis collocanda ; sic fore, ut ordinem rerum locorum ordo conseruaret, res autem ipsas rerum effigies notaret atque ut locis pro cera, simulacris pro litteris uteremur.* [Alors, instruit par cet événement, il s'aperçut, comme on le raconte, que l'ordre est ce que qui peut le mieux guider et éclairer la mémoire. C'est pourquoi ceux qui désirent exercer cette faculté de leur esprit, doivent choisir des lieux, représenter dans leur esprit les choses qu'ils veulent retenir et les placer dans ces lieux ; c'est ainsi que l'ordre des lieux permet de conserver l'ordre des choses ; l'image imprime les choses elles-mêmes et les lieux servent de tablettes à écrire, les images de lettres].

¹⁵ Pétrarque, *Rer. mem.*, II, 12 (F. Petrarca, *Rerum memorandarum*, éd. cit., p. 47) : *Tarmadas quidam, ut aiunt, in Græcia que quis e bibliothecis volumina educeret, in morem legentis memoriter reddebat. Huic vere dici potest supervacuus codices fuisse.* [En Grèce, à ce qu'on dit, un certain Tarmadas restituait de mémoire, à la manière de quelqu'un qui lit, des volumes que quelqu'un pourrait prendre dans les bibliothèques. Pour cet homme on pouvait vraiment dire que les livres étaient superflus]. Voir Pline, *N.H.*, VII, 89 : *C<h>armadas quidem in Græcia quæ quis exegerat volumina in bibliothecis legentis modo representavit.* Voir aussi Cicéron, *Tusc.*, I, 59 et *De or.*, II, 360.

le célèbre saint. Au cours de la deuxième journée du dialogue, Augustinus conseille à Franciscus de marquer d'un signe sur son livre les passages qu'il juge utiles afin de les graver dans son esprit :

A. *Tu vero, si suis locis notas certas impresseris, fructum ex lectione percipies.*

F. *Quas notas ?*

A. *Quotiens legenti salutare se se offerunt sententie, quibus vel excitari sentis animum vel frenari, noli viribus ingenii fidere, sed illas in memorie penetralibus absconde multoque studio tibi familiares effice ; ut, quod experti solent medici, quocunque loco vel tempore dilationis impatiens morbus invaserit, habeas velut in animo conscripta remedia. [...] Et adversus iram et adversus reliquos motus, [...] aliquid semper excogita ; quod cum intenta tibi ex lectione contigerit, imprime sententiis utilibus (ut incipiens dixeram) certas notas, quibus velut uncis memoria volentes abire contineas.*

A. Quant à toi, si tu as marqué tes livres de notes précises aux passages concernés, tu tireras profit de ta lecture.

F. Quelles notes ?

A. Chaque fois que se présentent à toi pendant ta lecture des maximes salutaires, que tu sens de nature à réveiller ton esprit ou à le modérer, ne te fie pas aux forces de ton intelligence, mais enfouis-les au fond de ta mémoire et fais qu'elles te deviennent familières par une longue étude afin que, comme le font habituellement les médecins aguerris, quel que soit le lieu ou le moment d'apparition d'une maladie qui ne supporte pas de retard, tu possèdes des remèdes pour ainsi dire inscrits dans ton esprit. Contre la colère et contre les autres passions, trouve quelque remède par la réflexion ; quand tu en auras eu l'occasion au cours d'une lecture attentive, marque de notes précises les passages utiles, comme je l'avais dit en commençant, pour les retenir comme par des crochets s'ils voulaient s'échapper de ta mémoire¹⁶.

Ce passage du *Secretum* définit des principes de lecture que Pétrarque a lui-même mis en pratique comme en témoignent les livres annotés de sa main que nous possédons dont une grande partie se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale de France. L'humaniste appose souvent des signes de lecture – signes ressemblant à des têtes de têtard, ou bien encore manicules en face des passages qui ont retenu son attention. Il ajoute même souvent quelques mots permettant de se rappeler plus aisément quel aspect du passage l'a particulièrement frappé. Ces quelques mots peuvent constituer un résumé du passage en question ou en indiquer le sujet : *Laus ingens et vera M. Tullii Ciceronis*, écrit-il en face de quelques lignes du premier chapitre du livre X de l'*Institution oratoire* de Quintilien (dans son exemplaire, le Parisinus latinus 7720) ; *Imitatio* est le mot qu'il appose en face des premiers paragraphes du deuxième chapitre du même livre. Ces annotations contiennent parfois des impératifs, recommandations du lecteur pour lui-même :

Imitatio autem (nam saepius idem dicam) non sit tantum in uerbis (Quintilien, Inst. or., X, 2, 27)] Lege, Siluane, memoriter¹⁷.

S'adressant à lui-même par le nom bucolique de *Silvanus* qu'on retrouve dans ses églogues que sont le *Bucolicum carmen*, Pétrarque s'exhorte à retenir par la mémoire, comme par des crochets selon l'image du *Secretum*, ce qu'il a lu, ici un conseil de Quintilien concernant l'imitation.

Le passage du *Secretum* fait aussi apparaître la valeur thérapeutique que possède la lecture aux yeux de l'humaniste. Le vocabulaire médical (*medici, morbus, remedia*) est probablement emprunté à la deuxième lettre de Sénèque à Lucilius où le philosophe romain compare l'éparpillement des lectures au changement fréquent des médicaments pour soigner une même

¹⁶ Pétrarque, *Secr.*, II, 16, 1-9 (F. Petrarca, *Secretum*, éd. U. Dotti, Roma, 1993, p. 106-110).

¹⁷ M. Accame Lanzillotta, *Le Postille del Petrarca a Quintiliano (Cod. Parigino lat. 7720)*, Firenze, 1988 [= *Quaderni petrarcheschi*, V (1988)], p. 96-97.

maladie¹⁸. Mais ce lexique de la maladie rappelle aussi le livre III des *Tusculanes* où les passions sont qualifiées par Cicéron de « maladies de l'âme » (*Tusc.*, III, 5 : *morbi [...] animi*) et la philosophie de « médecine de l'âme » (*Tusc.*, III, 6 : *animi medicina*). Pétrarque utilise également ce lexique dans une des *Lettres familières* qui évoque la lecture et son pouvoir de guérir les passions de l'âme :

De me autem, quid mereantur in solitudine quedam voces familiares ac note, non modo corde concepte, sed etiam ore prolate, quibus dormitantem animum excitare soleo ; quam preterea delectet vel aliorum vel mea nonnunquam scripta revolvere ; quantum ve ex ea lectione exonerari me sentiam gravissimis acerbissimisque molestiis, non facile dicturum me speraverim. Eoque magis propriis adiuvor interdum, quo illa languoribus meis aptiora sunt, que conscia manus medici languentis, et ubi dolor esset sentientis, apposuit. Quod nunquam profecto consequeretur, nisi ipsa verba salutaria demulcerent aures, et me ad sepius relegendum vi quadam insite dulcedinis excitantia sensim illaberentur atque abditis aculeis interiora transfigerent.

Quant à moi, quelle valeur ont dans ma solitude certains mots connus et familiers, non seulement conçus dans mon cœur, mais aussi prononcés à haute voix, dont j'ai coutume d'user pour réveiller mon esprit endormi ; combien il me plaît en outre de feuilleter parfois les écrits des autres ou les miens ou encore à quel point cette lecture provoque en moi un sentiment de soulagement à l'égard des soucis les plus pesants et les plus rudes, je ne pourrais espérer parvenir un jour à le dire facilement. Et mes maux personnels en sont d'autant mieux soignés que les remèdes sont adaptés à mes faiblesses, tels que ceux que s'administre la main experte d'un médecin qui est malade et connaît les points douloureux. Et je n'y réussirais jamais parfaitement si les mots salutaires eux-mêmes ne caressaient mes oreilles, ne m'incitaient par la douceur qu'ils contiennent à les relire plus souvent et ne pénétraient insensiblement en moi pour transpercer ensuite le tréfonds de mon être de leurs aiguillons cachés¹⁹.

La lecture transforme le lecteur en soignant les maux de son âme ; les mots de l'écrivain agissent sur les maux du lecteur, ils ont un pouvoir salutaire ; l'adjectif *salutaris* apparaît tant dans le passage du *Secretum* que dans la *Familiaris* I 9. Dans la lecture, il ne s'agit alors plus tant de réfléchir sur les textes des autres que méditer sa propre vie.

LIRE POUR VIVRE

Mémoire, lecture et éthique

La lecture, parce qu'elle est thérapie de l'âme, est selon Pétrarque fondamentalement éthique. Elle permet le progrès moral du lecteur puisque les phrases qu'il découvre l'amènent à réfléchir sur sa propre existence. La lecture selon Pétrarque, conçue comme méditation par le

¹⁸ Sénèque, *Ad Lucil.*, 2, 2-5 (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, éd. F. Préchac, Paris, 1995-1999 [édition originale : 1947-1964], vol. 1, p. 5-6) : *Illud autem uide, ne ista lectio auctorum multorum et omnis generis uoluminum habeat aliquid uagum et instabile. Certis ingeniis immorari et innutriti oportet, si uelis aliquid trahere, quod in animo fideliter sedeat. Nusquam est, qui ubique est. [...] Non prodest cibus nec corpori accedit qui statim sumptus emittitur ; nihil æque sanitatem impedit quam remediorum crebra mutatio ; non uenit uulnus ad cicatricem, in quo medicamenta temptantur [...]. Fastidientis stomachi est multa degustare ; quæ ubi uaria sunt et diuersa, inquinant, non alunt. Probatos itaque semper lege, et si quando ad alios deuerti libuerit, ad priores redi. Aliquid cotidie aduersus paupertatem, aliquid aduersus mortem auxili compara, nec minus aduersus ceteras pestes ; et cum multa percurreris, unum excerpe, quod illo die concoquas. Hoc ipse quoque facio ; ex pluribus quæ legi aliquid adprehendo.* [Veille par ailleurs à ce que le fait de lire beaucoup d'auteurs et toutes sortes de livres n'ait pas quelque chose d'errant et d'instable. Il faut s'arrêter sur des esprits choisis et s'en nourrir si l'on veut en retirer quelque chose qui s'installe fidèlement dans notre âme. Il n'est nulle part celui qui est partout. [...] La nourriture n'est pas utile et n'apporte rien au corps si, aussitôt absorbée, elle est rejetée. Rien n'entrave tant la guérison que le changement fréquent de remèdes ; une blessure n'arrive pas à cicatriser si l'on ne fait qu'essayer des médicaments [...]. Un estomac blasé a coutume de goûter un peu à tout ; la variété d'éléments opposés trouble et ne nourrit pas. Lis donc des auteurs reconnus, et si tu as envie de passer à d'autres, reviens aux premiers. Prépare-toi chaque jour quelque secours contre la pauvreté, contre la mort, sans oublier tous les autres fléaux ; et lorsque tu auras parcouru de nombreux textes, choisis-en un à bien digérer ce jour-là ; de tout ce que j'ai lu, je retire quelque chose].

¹⁹ Pétrarque, *Fam.*, I 9, 11-12 (F. Petrarca, *Le Familiari*, éd. cit., vol. 1, p. 47-48).

lecteur non seulement du texte mais aussi de sa propre vie, s'inscrit alors parmi les exercices spirituels tels que les a définis Pierre Hadot. Ce dernier rappelle que la lecture est au nombre des exercices spirituels pratiqués par les Stoïciens. Intégrée à la liste des types d'exercices donnée par Philon d'Alexandrie, la lecture vient alimenter la méditation. « La méditation se nourrira d'une manière encore assez simple de la lecture des sentences des poètes et des philosophes ou des apophtegmes »²⁰. C'est bien cet exercice que Sénèque conseille à Lucilius, dans la lettre deux, mais aussi dans des passages des lettres quatre vingt quatorze, quatre vingt dix-huit et cent-huit où il donne des exemples d'apophtegmes à méditer. Dans le *Secretum*, ce sont aussi des sentences qu'Augustinus exhorte Franciscus à méditer : dans l'extrait de ce dialogue cité précédemment, le terme *sententia* apparaît à deux reprises pour désigner les passages du texte qui s'offrent à la méditation du lecteur. Cet exercice vise le progrès moral de l'individu.

La lecture est donc liée chez Pétrarque à l'éthique, entendue comme « recherche d'un état ou d'un niveau supérieur du moi » pour reprendre les mots de Pierre Hadot²¹. Elle va même jusqu'à offrir une élévation spirituelle, comme en témoigne ce passage du traité *De vita solitaria* :

Semper te meminisce mortalem, sed cui sit immortalitas repromissa ; mittere retro memoriam perque omnia secula et per omnes terras animo vagari ; versari passim et colloqui cum omnibus, qui fuerunt gloriosi viri atque ita presentes malorum omnium opifices oblivisci, nonnunquam et te ipsum et supra se elevatum animum inferre rebus ethereis ; meditari, quid illic agitur, et meditatione desiderium inflammare teque vicissim cohortari et ardentium quasi verborum faculas calidis admovere precordiis. Qui, quod inexperti non intelligunt, non ultimus solitarie vite fructus est.

Te souvenir sans cesse que tu es mortel, mais que tu as reçu en retour la promesse de l'immortalité ; faire revenir ta mémoire sur le passé et faire parcourir à ton âme toute l'étendue des siècles et des terres ; y demeurer sans cesse et dialoguer avec ceux qui furent des hommes illustres et oublier ainsi les ouvriers de tous les malheurs présents, parfois aussi t'oublier toi-même, élever ton âme au-dessus d'elle-même et la porter jusqu'aux choses célestes ; méditer ce qui s'y passe et par la méditation faire naître la flamme du désir ; t'adresser en retour des exhortations à toi-même et approcher d'un cœur brûlant pour ainsi dire les torches des mots embrasés. Voilà le fruit de la vie solitaire – et ce n'est pas le dernier qu'elle produise – que ne peuvent recueillir ceux qui n'en ont pas fait l'expérience²².

La lecture combinée à la méditation, deux activités privilégiées de l'*otium* solitaire, insère la mémoire personnelle du lecteur dans la mémoire collective des livres. Conçue comme un dialogue (*colloqui*), elle offre un accès direct aux textes du passé et permet d'oublier le présent. La mémoire du lecteur le conduit vers l'immortalité. La lecture permet en effet une élévation de type platonicien qui vise une abolition du temps, un anéantissement de l'écart temporel qui sépare le lecteur des auteurs qu'il lit. La lecture offre ainsi à l'humaniste un accès à une forme d'immortalité (la critique a souvent insisté sur cet aspect pour l'écriture, mais il semble tout aussi valide pour la lecture). La lecture est d'ailleurs ici, comme souvent chez Pétrarque, combinée à la méditation, méditation de la condition humaine, mais aussi méditation de l'expérience personnelle.

Lecture et méditation

Une des *Lettres familières* de l'humaniste, la *Familiaris* XXIV 1, évoque aussi son habitude de couvrir, au fil de la lecture, ses livres de signes destinés à marquer les phrases à partir desquelles il médite sa propre vie :

Ego autem adolescens quanto his interlegendis ardore flagraverim aliquot per annos, quando necdum aliud scriptorum genus tam familiariter noram, libelli indicant qui michi illius

²⁰ P. Hadot, *Exercices spirituels et philosophie antique (nouvelle édition revue et augmentée)*, Paris, 2002 [édition originale : 1993], p. 31.

²¹ *Ibid.*, p. 379.

²² Pétrarque, *De vit. sol.*, I, 6, 6 (Pétrarque, *La Vie solitaire*, éd. C. Carraud, Grenoble, 1999, p. 114-115).

temporis supersunt et signa mee manus talibus presertim affixa sententiis, ex quibus eliciebam et supra etatem ruminabam presentem futurumque illico statum meum.

De quelle ardeur au cours de mes lectures j'ai brûlé dans ma jeunesse pendant plusieurs années, à une époque où je ne connaissais pas encore aussi intimement un autre genre d'écrivains, les livres qui me restent de cette lointaine époque en sont la preuve ainsi que les signes manuscrits que j'ai surtout apposés en face des phrases à partir desquelles je déduisais et méditais de manière précoce mon état présent et futur²³.

L'exercice méditatif mis en place à partir de l'activité de la lecture trouve son modèle, nous l'avons dit, chez Sénèque²⁴. Mais de Sénèque à Pétrarque, cet exercice a considérablement évolué sous l'influence du christianisme. L'exercice de méditation décrit ici est qualifié de rumination. Pétrarque s'inspire aussi du modèle médiéval de la *ruminatio* du texte biblique : selon Jean Leclercq, « la *meditatio* consiste à s'appliquer avec attention à cet exercice de mémoire totale ; elle est donc inséparable de la *lectio*. C'est elle qui, pour ainsi dire, inscrit le texte sacré dans le corps et l'esprit »²⁵. « Ce mâchonnement répété des paroles divines est parfois évoqué par le thème de la nutrition spirituelle : le vocabulaire est alors emprunté à la manducation, à la digestion, et à cette forme très particulière de digestion qui est celle des ruminants »²⁶. Pétrarque emprunte donc au Moyen Âge monastique une lecture-méditation conçue comme rumination. « Méditer », écrit encore Jean Leclercq, « c'est s'attacher étroitement à la phrase qu'on se récite, en peser tous les mots, pour parvenir à la plénitude de leur sens : c'est s'assimiler le contenu d'un texte au moyen d'une sorte de mastication qui en dégage la saveur »²⁷. Dans la littérature médiévale, ce terme renvoie à une pratique de lecture des textes bibliques : le texte est lu et relu, sans cesse repris et médité pour qu'il pénètre au plus profond de l'âme du lecteur. L'humaniste lui donne la même signification mais en élargit la portée aux textes de l'Antiquité païenne. En témoignent plusieurs passages des *Familiares*, où apparaît le verbe *ruminare* dans ce contexte de lecture et de méditation des textes, en particulier des textes classiques²⁸.

Le rôle de la mémoire dans ce processus de la lecture apparaît comme essentiel. Mary Carruthers souligne que la lecture médiévale est un processus qui engage une forme de dialogue proche de l'idéal platonicien évoqué dans le *Phèdre* : deux esprits engagés dans l'apprentissage. Il faudrait alors, selon Mary Carruthers, qualifier ce processus non pas de « cercle herméneutique », ce qui impliquerait une forme de solipsisme, mais de « dialogue herméneutique » entre deux mémoires, la mémoire du texte étant rendue intensément présente à la mémoire du lecteur qui se l'approprie²⁹. La lecture chez Pétrarque me semble en effet de cet ordre : elle met en relation la mémoire du texte et la mémoire du lecteur.

²³ Pétrarque, *Fam.*, XXIV 1, 9 (F. Petrarca, *Le Familiari*, éd. cit., vol. 4, p. 216).

²⁴ Voir la note 18 pour le texte de Sénèque.

²⁵ J. Leclercq, *L'Amour des lettres et le désir de Dieu : initiation aux auteurs monastique du Moyen Âge*, Paris, 1990 [édition originale : 1957], p. 72

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *Ibid.*

²⁸ Voir en particulier la *Familiaris* XXII 2, lettre qui prend pour sujet l'imitation littéraire. Sur la lecture et l'écriture comme techniques méditatives, voir aussi B. Stock, *Bibliothèques intérieures*, Grenoble, 2005, p. 33. L'auteur souligne la différence entre ces pratiques dans l'Antiquité classique (Sénèque) et l'Antiquité tardive chrétienne (Augustin) : « Lecture et écriture faisaient partie d'un programme de méditation, mais elles ne menaient pas à la constitution intérieure d'un récit personnel qui leur soit lié par la mémoire, comme chez Augustin ». Augustin constitue en effet pour tout le Moyen Âge et la Renaissance le modèle du soliloque tel qu'il est pratiqué dans les *Confessions* et dans les *Soliloques*. Le dialogue pétrarquien du *Secretum*, fortement lié à ces deux œuvres augustiniennes, continue au seuil de la Renaissance la tradition médiévale du dialogue intérieur.

²⁹ M. Carruthers, *The book of memory : a study of memory in medieval culture*, Cambridge, 1990, p. 169 : « In this way, reading a book extends the process whereby one memory engages another in a continuing dialogue that approaches Plato's ideal (expressed in *Phaedrus*) of two living minds engaged in learning. Medieval reading is conceived to be not a 'hermeneutical circle' (which implies mere solipsism) but more like a 'hermeneutical dialogue' between two memories, that in the text being made very much present as it is familiarized to that of the reader ». Ce

SE SOUVENIR POUR ECRIRE

La mémoire dans le travail de l'écriture

La mémoire personnelle, essentielle dans la lecture, est fondatrice aussi de l'écriture. Une des *Lettres de la vieillesse*, la *Senilis* II 3, envoyée à Francesco Bruni, secrétaire apostolique et nouvel ami de Pétrarque, contient une série de conseils sur le processus de l'écriture.

Primum solus in silentio meditare, meditata claustris abde memorie serisque constringito, tacitusque eadem intentusque circuito atque incorruptus examina. Inde oris ad limen et ad calamum nullo adhuc teste, pedetemptim prodeant vicissimque subsistant, deliberantibusque similia et dubitare videantur et fidere : dubitatio circumspectam, cautam, sobriam ac modestam reddet orationem ; fiducia vero letam, uberem, magnificam, speciosam.

D'abord, médite seul en silence, cache les fruits de ta méditation dans le coffre de ta mémoire, enferme-les à clef, tourne-y autour sans bruit, attentivement, et examine-les en toute objectivité. Ensuite, qu'ils s'avancent pas à pas, sans témoin pour le moment, jusqu'au seuil de tes lèvres et sous ta plume ; qu'ils s'arrêtent de temps en temps, et comme s'ils étaient en délibération, qu'ils semblent manifester à la fois doute et confiance : le doute rendra tes propos circonspects et prudents, sobres et modestes ; la confiance, quant à elle, les fera agréables et diserts, brillants et magnifiques³⁰.

La mémoire de l'écrivain se fait dépôt des fruits de la méditation. Cet exercice d'enfermement puis de libération des pensées intérieures, soumises ensuite au jugement sans cesse répété de l'écrivain sur son propre texte, témoigne de la difficile recherche qu'est l'écriture. Mais la constance dans la pratique de l'exercice décrit dans ce passage rend la plume de l'écrivain plus légère et le conduit à l'essentiel de l'expérience de l'écriture : le plaisir (*donec delectatio sit in actu*)³¹.

Cette lettre constitue, comme l'affirme Ugo Dotti, un manifeste de l'humanisme : elle est une exhortation à « mêler les choses anciennes aux nouvelles »³². Elle apporte surtout une réflexion de Pétrarque sur le processus de l'écriture et sur le plaisir d'écrire. Elle annonce le testament poétique que sera la *Senilis* XVII 2, adressée à l'ami de longue date, Boccace. L'ensemble du recueil des *Seniles* est d'ailleurs traversé par cette question de la mémoire et de son lien avec l'écriture.

Mémoire et écriture dans un souvenir d'enfance des Lettres de vieillesse

Je voudrais, pour clore cet article, analyser un passages des *Seniles* afin de montrer comment l'écriture du souvenir, et en particulier du souvenir d'enfance, permet à Pétrarque de fonder sa figure d'écrivain en faisant remonter sa vocation poétique aux premières années de sa vie. En 1312, le père du tout jeune Pétrarque décide de s'établir à Avignon, et ce dernier fait lui aussi le périlleux voyage de Gênes à Marseille avant d'arriver en Provence ; la famille s'installe finalement à Carpentras. C'est à cette époque que remonte l'amitié du poète avec Guido Sette, futur archevêque de Gênes, auquel il adresse à la fin de sa vie la *Senilis* X, 2 ; il y fait le récit de sa première visite à la source de la Sorgue, en compagnie de Guido et de son oncle :

Cum ad fontem ventum esset (recolo enim non aliter quam si hodie fuisset), insueta tacitus specie locorum, pueriles inter illos cogitatus meos dixi ut potui : « En nature mee locus aptissimus, quemque, si dabitur aliquando, magnis urbibus prelaturus sim ». Hec tunc ego mecum tacitus, que mox postea, ut virilem etatem attigi, quantum non otio meo mundus invidit, late claris inditiis nota feci : multos illic enim annos, sed avocantibus me sepe negotiis rerumque difficultatibus interruptos, egi, tanta tamen in requie tantaque dulcedine ut, ex quo

livre a été également publié en traduction française : M. Carruthers, *Le Livre de la mémoire : une étude de la mémoire dans la culture médiévale*, Paris, 2002.

³⁰ Pétrarque, *Sen.*, II 3, 11 (Pétrarque, *Lettres de la vieillesse I-III*, éd. E. Nota et U. Dotti, Paris, 2002, p. 161).

³¹ Pétrarque, *Sen.*, II 3, 16 (*ibid.*, p. 163).

³² Pétrarque, *Sen.*, II 3, 9 (*ibid.*, p. 161) : *veteribus nova permisce.*

quid vita hominum esset agnovi, illud ferme solum tempus vita michi fuerit, reliquum omne supplicium.

Lorsqu'on fut arrivé à la fontaine de la Sorgues (je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui), frappé de la beauté extraordinaire des lieux, entre autres réflexions d'enfant, je dis comme je pus : « Voilà l'endroit qui convient le mieux à ma nature, et si un jour cela se peut, je le préférerai aux grandes villes ». Je me disais alors tout bas ce que plus tard, quand j'atteignis l'âge viril, j'ai publié partout par d'éclatants témoignages, tant que le monde ne m'a pas envié mon loisir. Car j'ai passé là plusieurs années interrompues par des affaires et des difficultés qui m'ont souvent distrait. Toutefois j'y ai goûté une paix si profonde et un tel charme que depuis que j'ai connu ce que c'était que la vie des hommes, je n'ai guère vécu que là ; tout le reste du temps a été pour moi un supplice³³.

Enfant, le poète pressentait déjà sa vocation de solitaire, indissolublement liée à sa vocation d'écrivain ; il présente l'essence même de sa personnalité de poète comme déjà en germe dans son cœur d'enfant. Le jeu des temps verbaux est particulièrement intéressant : l'événement raconté au passé, qui constitue un souvenir, est ressenti comme présent, ce qu'indique l'irréal *si hodie fuisset*. Le souvenir passé acquiert la force de l'expérience présente. En outre, les paroles de Pétrarque enfant sont au futur (*dabitur, prelaturus sim*). Mais ce futur désigne en fait le présent : la lettre fait le récit d'un souvenir qui contient une sorte de prophétie prononcée par Pétrarque lui-même, prophétie nécessairement vraie puisqu'elle parle en réalité du présent. La mémoire permet une reconstruction du passé orientée par son futur qu'est le présent. Souvenir d'enfance ou mythe littéraire, peu importe : l'écriture de la mémoire permet ici à Pétrarque de donner une valeur exemplaire à sa vie, d'échapper au temps par l'image de sa vocation qu'il transmet à la postérité.

Dans la *Lettre à la postérité (Posteritati)*, dernière du recueil des *Seniles*, le poète italien s'adresse à ses futurs lecteurs, faisant appel à la mémoire qu'ils auront de lui et de ses textes. Cette lettre révèle le désir de Pétrarque d'anticiper la mémoire de son nom. En voici les premiers mots : « Peut-être t'arrivera-t-il d'entendre parler de moi (je doute pourtant qu'un nom aussi mince, aussi obscur, voyage loin dans l'espace et le temps). Et peut-être désireras-tu connaître l'homme que je fus, le destin de mes œuvres : celles surtout dont la réputation sera parvenue jusqu'à toi, ou que l'on aura simplement évoquées. Et sur le premier point, bien sûr, les opinions des hommes divergeront. On parle presque toujours suivant son plaisir, non selon la vérité [...]. Je fus donc de votre troupeau, un mortel parmi les mortels, d'origine ni trop noble ni trop vile, d'une famille – comme dit de lui César Auguste – antique »³⁴. L'écriture, dans son présent, saisit à la fois le passé autobiographique (« je fus »³⁵) et le futur du devenir de l'œuvre (« peut-être désireras-tu »³⁶). Elle offre au poète ce qu'il y a de plus désirable, une place à jamais dans la mémoire des hommes.

Laure HERMAND-SCHEBAT
PRES de Lyon-Université Lyon 3

³³ Pétrarque, *Sen.*, X 2, 25 (*ibid.*, p. 262). Pour la traduction française, voir Pétrarque, *Lettres de Vaucluse*, trad. V. Dévelay, Paris, 1899, p. 17-18).

³⁴ Pétrarque, *Posteritati* (F. Petrarca, *Prose*, éd. G. Martellotti, P.G. Ricci, E. Carrara et E. Bianchi, Milano-Napoli, 1955, p. 2) : *Fuerit tibi forsan de me aliquid auditum ; quanquam et hoc dubium sit : an exiguum et obscurum longe nomen seu locorum seu temporum perventurum sit. Et illud forsitan optabis nosse : quid hominis fuerim aut quis operum exitus meorum, eorum maxime quorum ad te fama pervenerit vel quorum tenue nomen audieris. Et de primo quidem varie erunt hominum voces ; ita enim ferme quisque loquitur, ut impellit non veritas sed voluptas : nec laudis nec infamie modus est. Vestro de grege unus fui autem, mortalis homuncio, nec magne admodum nec vilis originis, familia – ut de se ait Augustus Cesar – antiqua.*

³⁵ *fuerit.*

³⁶ *forsitan optabis.*

BIBLIOGRAPHIE

Textes

- Cicéron, *De l'orateur*, éd. E. Courbaud, H. Bornecque, Paris, 1922-1930, 3 vol.
Cicéron, *De l'invention*, éd. G. Achard, Paris, 1994
Pétrarca F., *Le Familiari (Rerum familiarium libri)*, éd. V. Rossi et U. Bosco, Firenze, 1933-1942, 4 vol.
Pétrarque, *Lettres de la vieillesse I-XV*, éd. E. Nota et U. Dotti, Paris, 2002-2006, 4 vol.
Petrarca F., *Opera quæ extant omnia*, Basileæ, 1581
Petrarca F., *Rerum memorandarum libri*, éd. G. Billanovich, Firenze, 1943
Petrarca F., *Secretum*, éd. U. Dotti, Roma, 1993
Pétrarque, *La Vie solitaire*, éd. C. Carraud, Grenoble, 1999
Sénèque, *Lettres à Lucilius*, éd. F. Préchac, Paris, 1995-1999 [édition originale : 1947-1964], 5 vol.

Études

- Accame Lanzillotta M., *Le Postille del Petrarca a Quintiliano (Cod. Parigino lat. 7720)*, Firenze, 1988 [= *Quaderni petrarcheschi*, V (1988)]
Carruthers M., *Le Livre de la mémoire : une étude de la mémoire dans la culture médiévale*, Paris, 2002 [traduction française de *The Book of Memory : a Study of Memory in Medieval Culture*, Cambridge, 1990]
Hadot P., *Exercices spirituels et philosophie antique (nouvelle édition revue et augmentée)*, Paris, 2002 [édition originale : 1993]
Kahn V., « The figure of the reader in Petrarch's *Secretum* », *Publications of the Modern Language Association*, C.2 (1985), p. 154-166 [repris dans *Petrarch : Modern Critical Views*, éd. H. Bloom, New York-Philadelphia, 1989]
Manguel A., *An History of Reading*, London, 1997 [édition originale : 1996]
Stock B., *Bibliothèques intérieures*, Grenoble, 2005
Torre A., « 'Lege memoriter'. Petrarca e l'arte della memoria », *Lettere italiane*, LVI.1 (2004), p. 12-49
Yates F.A., *L'Art de la mémoire*, Paris, 1975 [traduction française de *The Art of Memory*, London, 1966]